

« Je n'y peux rien... déplorait M. Listrac. Ce sont les statistiques ! »

M. Listrac qui avait pris soin de faire installer son bureau dans un local en plein centre du patelin. Loin de la scierie. Et sa maison encore plus loin.

Cette saleté de cancer n'avait encore jamais touché personne dans notre famille. Mon père est le premier. Et comme ça lui est tombé dessus l'année dernière, lors de ma rentrée en méca au lycée Carnus, tout le monde a mis ça sur mon dos.

— Tu lui as fait tellement de peine ! accusait ma sœur.

— Tu crois que voir un mécano dans la famille lui a fait plaisir ? vociférait mon frère.

— Il ne peut pas supporter cette idée... convainait ma mère.

Il est rapidement devenu incapable de travailler, alors M. Listrac a dû se passer de lui.

Puis tout s'est dégradé.

Mon père n'arrivait plus à respirer sans souffrir. Mon père ne parvenait plus à faire le jardin. Mon père ne pouvait même plus tenir son fusil.

Mon grand-père était plus en forme que lui. Mon grand-père avait perdu sa main gauche à la scierie dans les années 1950 mais il y avait bossé jusqu'à sa retraite et il était encore vaillant.

Il vivait avec nous et, malgré sa main en moins, il aidait beaucoup ma mère à la maison.

C'est un vieux dur.

Je l'ai pourtant vu verser des larmes la fois où, après avoir ramassé mon père qui s'était écroulé dans les toilettes, il nous a annoncé avec certitude :

— Il ne va pas voir la fin de l'été.

Alors mon frère a programmé son mariage en juin pour que notre père puisse au moins voir ça. Je ne suivais la préparation des noces que de loin.

J'avais entendu dire que ça risquait de tourner mal. À cause de Frédo. J'avais entendu dire qu'il était sorti de taule avec la haine. Qu'il ne

s'entendait plus avec Arnaud. Qu'il insultait et menaçait Sonia.

Mais ce soir-là, ce fameux vendredi, huit jours avant le mariage, alors que je venais de faire le chemin sans Terence, j'ai découvert en rentrant à la maison toute la famille réunie autour de la table du jardin avec Frédo. Riant. Parlant fort. Se tapant dans le dos. Trinquant à tours de bras. Frédo visiblement et indéniablement réconcilié avec Arnaud et Sonia.

— Les voilà de nouveau comme cochons ! a fait remarquer mon grand-père.

— Je croyais Frédo plus rancunier que ça... j'ai seulement dit.

— Ton frère a su le calmer ! a vanté ma mère.

— Comment ? je me suis soucié.

— Il l'a emmené se défouler hier chez Terence ! a expliqué ma soeur.

Je n'ai pas immédiatement saisi ce que « se défouler chez Terence » signifiait exactement.

Quelques images m'ont traversé l'esprit.

J'ai imaginé Frédo tapant dans un sac de sable. Mais il y avait pas de sac de sable chez Terence. J'ai imaginé Frédo saccageant la maison de Terence ! Mais Frédo préférerait frapper quelqu'un. Une image plus brutale a bondi sous mon crâne. Mais ça ne collait pas. Frédo se mesurait plutôt à des costauds et à des teignes dans son genre. Il ne se serait jamais attaqué à une mauviette. Encore moins à un pleu-pleu.

— Ça veut dire quoi ? j'ai fini par demander.

— Le pleu-pleu est pas né chasseur ! a simplement répondu Frédo en riant.

Autrement dit : « Le pleu-pleu mourra gibier ! »

Des images de plus en plus brutales se sont mises à défilier dans ma tête pendant que je me précipitais chez Terence.

La maison de Terence est perdue de l'autre côté du cimetière.

Les gamins s'amusaient parfois à rôder autour pour se faire peur. Quand j'étais petit, on racontait que Terence arrachait avec les dents des morceaux de chair aux enfants qui ne dormaient pas la nuit. On jetait des pierres dans ses volets tous les jours fermés mais, dès que le soleil se couchait, on filait ventre à terre.

C'était la première fois que je m'y rendais alors que la nuit était déjà tombée.

Je n'avais plus peur. J'étais plus âgé. J'étais plus fort. Et, surtout, je connaissais mieux Terence. De la lumière filtrait à travers ses volets.

- Terence ! j'ai appelé dans le silence.

Pas de réponse. Pas même un bruit.

J'ai frappé à sa porte en répétant :

- Terence !

Rien.

J'ai fait tourner le loquet et j'ai poussé la porte. Le battant a heurté une bouteille de bière vide qui traînait derrière.

La bouteille a roulé en tintant bruyamment.

mais j'ai ouvert la porte en grand et je suis entré. Je n'avais encore jamais mis les pieds à l'intérieur de sa baraque, alors, quand j'ai vu l'état de la première pièce, j'ai failli croire que je n'étais pas au bon endroit.

À part cette bouteille de bière abandonnée, rien ne dépassait, tout était impeccable. Le sol nickel. Les meubles parfaitement cirés. La vaisselle aussi rutilante que l'évier. Ça sentait le

propre. Ça brillait de partout. Ça ressemblait à une cuisine de publicité. Pour une fée du logis. Pas pour un pleu-pleu.

— Terence ! j'ai encore appelé.

Un cri très faible, plus loin, des gémissements, à l'autre bout de la maison, une plainte.

Je me suis glissé dans la pièce adjacente, un autre monde, un désordre au milieu duquel gisaient une table renversée, une chaise brisée, des bouteilles de bière, des morceaux de verre, des couverts éparpillés et un dessous-de-plat en métal taché de sang.

Des traces de sang par terre. Vers un couloir. De longues traînées sur les tomettes.

Un nouveau vagissement. Une porte sur la droite. Un râle interminable. La salle de bains. Terencè étendu sur le carrelage. Torse nu. Des hématomes plus gros que mes poings sur le ventre. Le plexus violet. Le visage sous une serviette éponge imbibée de sang.
— Terence ! je lui ai dit.

Le sang qui était sorti de ses arcades sourcilières enfonçait son arête nasale avait séché en formant des enlèvements épais contre lesquelles s'était scellée la serviette.

Il haletait.

J'ai tenté de retirer la serviette de son visage avec précaution mais certaines de ses croûtes ont dû se fendre car des plaies se sont rouvertes et du sang rouge vif s'est mis à couler en recouvrant le sang sombre et coagulé qui lui maculait les traits. Des bulles de sang gonflaient et éclataient au sommet de son nez. Son menton était tailladé. Une de ses dents avait sauté.

Mais il souriait. De son sourire imperturbable. Son sourire incompréhensible. Et incompressible.

— Terence !

Il a toussé.

Puis a énoncé :

— Mauvre 'ache !

— Qui t'a fait ça ? j'ai gueulé.

— Mauvre 'ache ! il a répété.

Je savais très bien qui lui avait fait ça.

J'ai cherché un téléphone pour prévenir les urgences. Un téléphone pour avertir la gendarmerie. Un téléphone pour entendre quelque chose.

Sauf que Terence est un pleu-pleu qui sait pas dire autre chose que « Pauvre vache ! » alors Terence a pas de téléphone.

Et quand j'ai voulu retourner vers le patelin pour alerter tout le monde ou quoi, il a poussé une espèce de cri ahurissant et sa tête a tressauté sur le carrelage et tous ses membres se sont mis à frapper frénétiquement le sol de la salle de bains, alors je me suis agenouillé tout contre lui et j'ai dû le prendre à bras-le-corps pour l'empêcher de se faire davantage de mal.

Sa respiration faisait presque autant de bruit qu'une scie mécanique.

J'ai ouvert le jet de la douche et j'ai plongé une serviette propre sous l'eau fraîche et j'ai passé cette compresse sur son visage et sur son ventre et il a

enfin cessé de balancer ses bras et ses jambes contre le lavabo et la cuvette du bidet.

Le rythme de sa respiration a ralenti.

J'ai tâtonné au-dessus de ma tête et j'ai pris son verre à dents que j'ai rempli d'eau et que j'ai fait chavirer entre ses lèvres pour le faire boire.

Et je suis resté là.

Sans le lâcher.

Je suis resté avec Terence tout ce week-end.

À le panser. À le faire manger. À le soutenir de son lit à ses toilettes.

Et à réfléchir. À propos des mauvais coups qu'il avait reçus. À propos de Frédo et de son séjour en taule. À propos de mon frère et de son mariage et de la scierie. À propos de ce patelin et de son pharmacien. À propos de mon orientation vers la mécanique. Et des trucs à n'en plus finir. Le bois. La vigne. Le vin. La sciure. La piscine du château

Clément. Les poumons de mon père. La Mercedes de M. Listrac. Les jantes chromées. L'intérieur cuir. Les soupapes. L'huile de vidange. La misère. Enfin, je réfléchissais pas, mais je tournais et retournais tout ça.

Je ne faisais que ruminer.

« On n'a pas les moyens de réfléchir ! » disait Mongin.

« On a bien un cerveau... » je lui avais répliqué.

« Oui... Mais rien à mettre dedans ! avait ricané Mongin. Surtout à Mortagne... À part du raisin, des planches, de la sueur et du plomb ! »

Mongin est un de mes camarades du lycée Camus.

Il habitait Mortagne, avant.

Avant la mort de son père.

Un soir, pendant les fêtes de fin d'année, le père de Mongin était tombé dans le lavoir en rentrant chez lui. Il paraît que seuls ses pieds sortaient de la glace quand on l'a retrouvé le lendemain matin.

On était en CE2 quand c'est arrivé.

À l'école primaire de Mortagne, forcément, il y a les enfants de la vigne et les enfants du bois qui partagent les mêmes classes et la même cour.

Mongin était dans la bande des vigneron, vu que son père trimait au château Clément, mais on s'entendait plutôt bien. Il était pas du genre à la ramener pour un rien.

Seulement, après le drame, sa mère a quitté le patelin avec lui.

Je l'ai retrouvé en internat à Camus. Quatre ans plus tard. Il a rigolé en se souvenant des pieds de son père qui émergeaient du lavoir gelé. Mais il évite de parler de ça. Il vomit Mortagne et « toute sa population de bourrins », comme il dit.

Mongin a de grandes théories sur pas mal de trucs.

« On n'a pas les armes qu'il faut pour changer les choses ! » il répète souvent.

Je ruminais tout ça.

— Mauvre 'ache ! me jetait Terence de temps en temps.

J'aurais certainement dû contacter les Aïcs. Mais je ne l'ai pas fait. Je voulais pas balancer Frédo. J'aurais mieux fait. Mais je pouvais tout simplement pas faire ça.

Malgré le mépris soulevé par tous les coups qu'il avait portés sur Terence. Malgré la brutalité avec laquelle il avait frappé. Malgré tout.

Mais une chose était aussi sûre : je devais à tout prix éviter de le croiser. Pour éviter de le dénoncer. Ou pour éviter de me jeter sur lui. Parce que déjà, sous la vague du mépris, émergeait la haine.

J'ai passé le week-end à m'occuper de Terence sans donner signe de vie. À appliquer du mercurochrome autour de ses plaies. À passer de la pomade sur ses bleus. À le remettre doucement debout. J'ai fait ses courses. J'ai remis sa salle à manger en ordre. J'ai désherbé son jardin.

Je ne voyais pas quoi faire de plus.

— Sans déconner... a soufflé Mongin quand je lui ai raconté ça le lundi matin.

— Quoi ?

ecoué la tête avant de me sortir une nou-
orie:

as veillé sur le pleu-pleu pour avoir la
ce tranquille!

voyais pas les choses comme ça.

est-ce, que tu aurais fait si tu avais été à
? je lui ai demandé.

Je suis pas à ta place! il a tranché.

parles d'une réponse...

Je suis déjà ce que je pense de Mortagne.

Il n'était content d'avoir quitté le patelin à

son père. « Ça serait bien que tu en fasses

» il m'avait conseillé quand je lui avais

le mien en avait plus pour longtemps.

La semaine, pourtant, il a fini par me

elher, au cours d'un exercice pratique, en

t une bougie sur un moteur qui ne tour-

que sur trois cylindres.

propos du pleu-pleu... il m'a fait alors

ait les mains dans le cambouis.

— Ouais.

— Il pouvait marcher quand tu l'as laissé le
week-end dernier?

— Ouais.

— Tu m'as demandé l'autre jour ce que je ferais
à ta place?

— Ouais.

— Ton frère se marie samedi?

— Ouais.

— Le pleu-pleu est invité?

— Évidemment que non!

— Eh bien, si j'étais à ta place, je l'inviterais au
mariage... a dit Mongin.

Je suis rentré à Mortagne le vendredi suivant avec l'intention de me pointer en compagnie de Terence le lendemain au mariage de mon frère.

Ça changerait peut-être les choses.

Dans le patelin, les mariages étaient toujours célébrés entre personnes du même clan. Les sciens épousaient généralement les soeurs de leurs collègues. Les gars de la vigne épousaient généralement les domestiques du château. Et, bizarrement, les uns respectaient toujours les noces des autres. Même autrefois, pendant les conflits les

plus sauvages, une trêve de plusieurs jours était observée à l'occasion des mariages.

Le seul à être invité aussi bien d'un côté que de l'autre était le pharmacien, vu que c'est aussi le maire, il prononçait même un discours.

Et le seul à ne jamais être invité était Terence.

Je trouvais donc l'idée de Mongin plutôt bonne. Même si ça risquait de foutre les uns et les autres en rogne.

Mais à l'arrêt de bus, encore une fois, pas de Terence. Je ne me suis pas plus inquiété que le vendredi précédent. Je me suis dit qu'il avait dû perdre ses vieilles habitudes de vagabond. Je me suis dit qu'il éviterait de sortir parce qu'il craignait désormais de croiser Frédo. Je me suis dit qu'il était sagement et tranquillement resté chez lui.

À la maison, devant la glace de la grande armoire, mon père passait un costume trois fois plus large que lui. Les épaules de la veste lui arrivaient aux coudes. Ma mère enfilait des épingles le long de sa silhouette en rigolant.

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

- C'est celui de notre mariage ! m'a annoncé mon père en clignant d'un oeil. Regarde comme il me va encore bien !

Il était content. Ça faisait longtemps que je ne l'avais pas vu comme ça.

Mon grand-père est entré dans la pièce en pavoisant avec un énorme noeud papillon et mon père a éclaté de rire sans être interrompu par la moindre quinte de toux.

- Je veux inviter Terence demain ! je leur ai annoncé.

- Le pleu-pleu ? a questionné mon père.

- Ouais.

- Pourquoi ?

- Parce que personne n'a jamais rien partagé avec ce type.

- Il participe comme tout le monde au loto des chasseurs... a plaidé ma mère.

- Uniquement parce qu'il paye ses cartons aussi cher que tout le monde ! je lui ai répliqué.

Mon grand-père m'a détaillé de haut en bas :

- Étudier la mécanique te met de drôles d'idées dans la tête !

Mais lui et mon père étaient de trop bonne **humeur pour se mettre en colère.**

Ma soeur, qui enflait une robe de couleur crème pleine de froufrous, a lancé :

- Le pleu-pleu ne sera de toute façon pas en état.

Elle devait croire que Terence était resté KO depuis la semaine dernière. Je n'ai pas relevé.

- Où est Arnaud ? j'ai juste demandé.

- Il est parti enterrer sa vie de garçon avec Frédo ! s'est exclamée ma soeur.

Leurs cris m'ont réveillé en pleine nuit. Arnaud et Frédo. Souûs. Dans le jardin. À brailler comme des veaux. « En plein dans sa sale tronche... » « Sa tronche en biais... » « Cette pauvre vache... »

J'ai mis un pantalon de survêtement. Je me suis glissé dehors. J'ai filé dans la nuit vers le cimetière.

Je suis arrivé à bout de souffle chez Terence. Ils avaient pris soin d'éteindre toutes les lumières.

J'ai su avant même d'appuyer sur l'interrupteur que ce que j'allais voir allait être terrible.

La cuisine était complètement ravagée. Les fenêtres brisées. Le buffet fracassé. La vaisselle émiettrée. Des aliments dispersés et éparpillés partout. Des pots de yaourt éclatés contre les murs. Des fruits et des légumes écrasés. Des œufs. Des choses méconnaissables. Comme si cette cuisine avait été dévastée par la foudre. Visitée par un ouragan. Ou pire.

Terence gisait le dos contre le réfrigérateur renversé.

- Muv 'uch... Muv 'uch...

Des flots de mousse lui sortaient de la bouche.

J'ai cherché un torchon dans ce fourbis, des pâtes craquaient sous mes pieds, de la farine volait, j'ai fini par trouver une serviette avec laquelle je lui ai essuyé les lèvres, ses lèvres fendues et tuméfiées, j'ai senti la forte odeur du produit vaisselle en épongeant sa bouche, ils lui avaient fait avaler du produit vaisselle.

La peau de son visage avait été déchirée par les coups. Un os pointu lui traversait la chair au niveau de la pommette gauche. Une de ses oreilles avait été à moitié arrachée. Son nez avait disparu.

Du sang ne cessait de gicler au sommet de son front. Et toujours ce sourire jusqu'aux yeux.

Un hoquet m'a carrément soulevé du sol et mes jambes se sont dérochées sous moi et les murs se sont mis à onduler alors que je tentais désespérément de me raccrocher à eux.